

*Le texte ci-après est celui de la communication orale et en conserve les défauts. Nous vous remercions de nous signaler toute erreur grossière.*

## Initier les étudiants à l'usage scientifique d'Internet

Christine Ducourtieux

Tout d'abord, je veux remercier Jean-Philippe Genet d'avoir donné un titre à ma communication. Sa formulation m'autorise la discussion de l'intitulé et m'invite à réfléchir de façon différente. J'ai coutume de présenter des réalisations (Ménestrel essentiellement<sup>1</sup>) avec le cortège des déclarations d'intention que ce type d'exercice implique et rarement l'occasion d'étudier ma pratique et les impacts de ladite pratique.

### Initier

Le premier sens donné au verbe initier par le Trésor de la Langue Française<sup>2</sup> est celui de révéler les mystères de quelque chose de secret, d'un savoir ésotérique. Étrangement, cette dimension n'est toujours pas aujourd'hui étrangère à Internet. Il s'agit pourtant d'un objet hyper publicisé – il faut parfois sacrifier au goût des superlatifs – connu de l'homme de la rue et il demeure cependant un objet de fantasmes nés d'un imaginaire qui se nourrit tant des mythes grecs auxquels il emprunte ses métaphores (labyrinthe, fil d'Ariane) que des écrits des auteurs de science-fiction qui lui offrent le cadre d'un espace planétaire voire galactique : « l'univers Internet ou d'Internet », « le monde d'Internet », « la planète Internet » et enfin « la galaxie internet », cette cosmologie atteste la puissance des représentations surdimensionnées que de pragmatiques physiciens ont générées en créant ce réseau.

Internet est aussi le lieu d'expression voire d'élection de la culture contemporaine de l'information qui surfe et s'édifie sur un enchevêtrement de réseaux, de savoirs techniques et de modèles qui modifient les grandes partitions disciplinaires des sciences humaines et sociales. Les frontières langagières de leurs territoires s'estompent en devenant visibles ou plus exactement publiques. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la rapidité avec laquelle les chercheurs se sont appropriés le vocabulaire de leur temps : les historiens glissent dans les intitulés de leurs axes de recherche, les mots : « système », « communication », « information », « norme » qu'ils partagent avec leurs collègues en sciences de l'information, en ingénierie réseau, en sociologie, etc. Certes l'histoire s'écrit au présent et c'est fort bien, mais si l'usage de termes contemporains témoigne peut-être d'une sensibilité aux recherches des disciplines sœurs, il résulte également, me semble-t-il, d'une plus grande perméabilité du monde académique au monde « civil ». Par le réseau, les controverses historiennes sont rapidement connues alors que les différents scientifiques se réglaient auparavant le plus souvent au sein de conseils fermés.

---

<sup>1</sup> <http://www.menestrel.fr/>

<sup>2</sup> <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

La déception de tout chercheur s'il ne « sort » pas rapidement sur Google, permet de mesurer combien il est devenu en quelque sorte « naturel » d'être connu au-delà de ces pairs. En retour, le chercheur s'expose à voir sa renommée contestée publiquement ou, peine moins lourde mais fastidieuse, il doit nourrir ce gourmand minotaure qui exige de lui une production de rapports, projets, textes, images, impressions sans cesse plus abondante. Abondante, toujours plus abondante, car elle est soumise à l'épreuve ou preuve statistique qui permet de mesurer son « impact » sur une communauté scientifique aux contours flous voire à un public indéfini. Ladite production implique d'apprendre à user d'un vocabulaire tout en « ion », communication, valorisation, innovation... ; ou plus récemment en « an » gouvernance, innovant, valorisant... les modes changent rapidement, c'est une des caractéristiques du réseau, et cette plasticité de la langue des échanges scientifiques a de quoi troubler.

Initier à Internet, c'est servir de guide dans un monde nouveau ou Nouveau monde – on parle de gouvernance Internet –, d'un nouvel état « planétaire » qui selon un groupe de sociologues et de philosophes a ses citoyens – ils parlent xml, ftp, cms et bien d'autres dialectes bien mystérieux. Ils agissent selon des principes qui se réclament de vertus aux accents anciens telles la bienfaisance (Wikipedia est une organisation de bienfaisance régie par le code fiscal américain), la démocratie, l'essence de la politique.

### C'est quoi Internet ?

Encore et toujours, chaque année à la veille « d'initier », cette petite question vient me déranger. Après quelque dix années de fréquentation quotidienne, mon sentiment de « connaissance » décline. J'ai pourtant acquis par mes lectures ce qu'il est convenu d'appeler une « culture » Internet et pour avoir réalisé quelques sites, je pense avoir réfléchi voire maîtrisé un peu plus que les rudiments du savoir technique indispensable. Malgré cela, les étudiants ne reçoivent de moi que des rudiments !

« Enseigner (à quelqu'un) les rudiments », pourquoi se rebeller contre le format modeste induit par le verbe initier ? Plus complexe est de définir l'objet de l'initiation : « Enseigner (à quelqu'un) les rudiments d'une technique, d'une science »... une technique, une science ? Le singulier me gêne, essayons le pluriel : des techniques, c'est mieux mais pas suffisant. Le vocable d'Internet est commode, mais il désigne, rassemble ou assemble des éléments épars que l'on aimerait identifier plus clairement afin de les initier au sens cette fois de les « découvrir ». Cette difficulté est un trait commun à tous les champs du savoir humain, me direz-vous, qui selon le degré de spécialisation souhaité requièrent un enseignement pointu. Toutefois c'est quoi Internet ? Un ordinateur doté d'un GPS, une immense bibliothèque, des millions d'images, des codes, des fils RSS, une myriade d'IP ? Interroger les gens autour de vous et chacun ira de son inventaire à la Prévert.

Alors que doit-on enseigner ? Quelles connaissances précises doivent-elles être transmises et dans quel ordre ? Internet résiste aux contours d'une simple initiation : chaque question abordée peut, devrait donner suite à des développements. Il ne s'agit pas d'enseigner une technique, mais un système technique qui par ses ramifications suppose une maîtrise minimale d'outils, un socle d'acquis qu'il faut alors accrocher, « raccrocher » à des connaissances scientifiques dans une ou des disciplines. L'exercice n'est pas aisé.

La première condition me semble-t-il à une bonne initiation est de considérer cette réalité protéiforme qui implique d'avoir recours à des personnes ayant des compétences complémentaires, car aucun individu ne peut prétendre maîtriser la complexité du système technique et informationnel d'Internet. Pour bien initier à Internet, il faut savoir dire « je ne sais pas »... est-ce pour cette raison que les documentalistes sont le plus souvent chargés de ce type de formation ? Depuis une vingtaine d'années, le rythme soutenu de l'innovation technique a profondément bouleversé l'exercice de leur métier et ils ont appris à s'adapter, à « surfer » sur la vague des nouveaux instruments supportés, en partie, par Internet. Cette plasticité ou capacité à absorber un environnement informationnel de plus en plus complexe en

a fait des acteurs essentiels dans un dispositif d'initiation aux différents supports et modes d'interrogation de documents. Pourtant, il serait dommage de leur déléguer entièrement cette responsabilité car il est difficile de mesurer voire d'imaginer les usages scientifiques qui pourraient être faits d'internet, sans les expérimenter : pas de corpus à exploiter, de manuscrit à déchiffrer, de carte à construire... La connaissance des systèmes documentaires ne suffit pas pour guider des étudiants, les besoins des enseignants-chercheurs et de leurs pratiques doivent également être connus ou mieux partagés.

Internet est une épreuve pour tous – je force le trait à dessein – et il doit être appréhendé en concertation. Les laboratoires de recherche offrent les structures et les conditions de cette concertation en permettant le voisinage d'ingénieurs, d'informaticiens, de bibliothécaires et d'enseignants-chercheurs. La « mobilisation » de tous est d'autant plus urgente qu'Internet est aujourd'hui devenu familier. Il inquiète moins – même les chercheurs en sciences humaines – mais il intéresse moins également... il se banalise. Nulle institution désormais n'envisagerait de ne pas avoir son site, que celui-ci soit une variante de la plaquette de présentation traditionnelle ou plus que cela, et cette banalisation de la forme émousse le regard critique. Pourtant la stabilisation des instruments est lente au regard des micro-révolutions journalières dans le domaine technique dont ce support est le théâtre. Les travestissements familiers d'Internet qui dans une quête sans cesse renouvelée de convivialité n'est pas avare de métaphores rassurantes – on associe un site à une maison, un lien à une route etc. – masquent les bouleversements qu'engendreront des formes à venir car la puissance de l'outil peut désormais se déployer sans souci : l'utilisation d'Internet est « commune » dans beaucoup – demain tous – les domaines de la vie quotidienne : dossiers de carrières, accès aux informations clés comme celles de trouver un emploi, etc. Ainsi il n'a plus besoin de se déployer en séduction.

Les amateurs de mystères vont être fort déçus et sans doute faut-il les inviter à lire Lovecraft s'ils veulent explorer un monde troublant. Initier à Internet n'est pas une concession à l'esprit de modernité ni même une aventure, mais une nécessité voire un devoir si le mot n'est pas trop désuet : connaître Internet est indispensable, à des fins pratiques et idéalement à des fins scientifiques que l'on soit étudiant ou enseignant.

### Où en sommes-nous ?

Mon expérience au sein de l'université Paris 1 est je crois assez atypique car, au regard de ma moisson sur le Web, peu d'établissements intègrent Internet à l'enseignement de l'informatique au sein d'une discipline. Atypique encore puisque le séminaire, destiné aux étudiants de Master et intitulé « Histoire et Informatique », est à plusieurs voix : l'enseignement théorique revient à Jean Philippe Genet; la présentation des ressources en ligne de la BIU Sorbonne à Catherine Breux-Delmas, conservateur ; le suivi des travaux pratiques, notamment les bases de données, à Stéphane Lamassé, PRAG et docteur en histoire médiévale ; enfin l'initiation à l'usage scientifique d'Internet à moi-même. Ainsi trouvons-nous la complémentarité des compétences qui seule autorise à présenter instruments et méthodes et sommes-nous *a priori* dans le cadre idéal. Sur la question « Internet », la structure du cours est simple : deux heures de séminaire sont consacrées à l'histoire du réseau, à la façon dont elle s'articule avec celle de l'informatique, et à la présentation des usages des historiens dans les grandes lignes.

Ce temps accordé aux généralités est indispensable, car il permet d'extraire Internet du fatras des représentations plus ou moins ésotériques déjà citées, il devient alors : un réseau de câbles, de fils, une politique d'aménagement du territoire et d'équipement des établissements publics et privés, l'œuvre de physiciens inventifs, d'informaticiens non plus « réparateurs » ou « bidouilleurs » mais chercheurs et enfin le récit de la rencontre improbable et pourtant réussie des historiens et d'Internet au travers de réalisations. A la clé, quelques indications bibliographiques pour les curieux qui désirent en apprendre un peu plus. L'histoire des techniques et des usages de celles-ci est également le champ de l'historien, il n'est jamais inutile de le rappeler.

Au lendemain de cet exposé, quatre heures sont consacrées à une présentation plus précise des usages et à une typologie des ressources. Faute de temps, la présentation de l'environnement technique : système, navigateur, protocoles est à peine esquissée alors qu'il y a seulement trois années nous y consacrons une matinée. La raison de ce resserrement autour de l'Internet documentaire est en partie dû au phénomène, déjà évoqué, de la banalisation de l'usage d'Internet comme à celle de l'informatique – le C2i est censé doter tous les étudiants de connaissances techniques minimales – et pourtant chaque année je constate que nombreux sont ceux qui ne sont guère familiers d'Internet ni même de l'ordinateur. Certains semblent comme frappés d'aversion... « Internet, c'est pas sérieux, alors on l'évite ! » Il faut alors convaincre et rappeler que le faux et le vrai, à supposer qu'ils existent, n'ont pas attendu Internet pour festoyer de concert. D'autres savent, « Internet, c'est facile ! » Si notre amour-propre peut souffrir de constater combien ces jeunes jonglent, bien plus aisément que nous, avec les dernières nouveautés du Web – gadgets suis-je tentée de dire –, c'est un sentiment passager... les nouvelles technologies aiment la jeunesse et nous ne la détestons pas. En revanche le postulat de facilité comme celui de savoir sont dangereux puisqu'ils sont tous deux fréquemment accompagnés du credo « on trouve tout sur Internet » qui peut valoir à l'étudiant un échec cinglant au moment de la remise du mémoire. Il faut alors les inviter à mettre en veille leur écran pour gagner la salle de lecture d'une bibliothèque ou d'un centre d'archives et de lentement apprendre le métier laborieux d'historien. Il existe enfin un troisième groupe d'étudiants qui au fil des ans gagne en importance. Ils sont à l'aise avec Internet connaissent ficelles et recettes mais ne dédaignent pas d'en mieux comprendre le fonctionnement et surtout veulent s'en servir utilement : c'est-à-dire en avoir un usage scientifique. Ces étudiants mieux formés attendent que le contenu de nos initiations aille au-delà des rudiments et qu'elles soient orientées vers des utilisations précises. Pour exemple, l'interrogation des catalogues de bibliothèques, comme celle des grands corpus de sources supposés connus, mériterait d'être l'objet de travaux pratiques car les usages révèlent beaucoup d'approximation.

#### **Quelques constats :**

- les étudiants rencontrés n'ont pas tous été nourris dès le berceau (L1) par notre enseignement, toutefois la disparité des connaissances techniques des étudiants incite à se méfier du postulat des acquis ; les enseignements méthodologiques en université sont dispensés par de multiples acteurs, sans toujours une grande concertation.
- les étudiants ne constituent pas une population homogène et il est important d'adapter nos formations à leur demande. A ma connaissance, nous ne procédons pas systématiquement à des évaluations fines de connaissances tant dans les domaines techniques de l'informatique que dans celui de la bibliothéconomie.

#### **Remarque :**

Être à l'écoute des besoins des étudiants est une posture louable mais nous devons prendre garde de ne pas donner la becquée. L'un des travers d'Internet est de laisser penser que l'information vient à vous qu'il suffit de la demander voire bientôt de la désirer. Cette attente ne s'observe pas dans cette seule classe d'âge, la distribution des journaux gratuits dans les transports, les brèves disponibles sur tous les sites fournisseurs d'accès (Yahoo, Free, etc.) accoutument à recevoir l'information sans la demander voire la chercher.

**Mon premier travail, mon mobile pourrait-on dire, lors de ces séances est de contraindre les étudiants à s'interroger sur ce qu'ils vont utiliser et à quelle fin ?** Que doivent-ils produire en fin d'année et sur quels critères seront-ils jugés. Et selon les crûs, il faut bien l'avouer je peux m'éloigner d'Internet quand je remarque quelque lacune sérieuse (fréquente chez ceux qui ont « séché » la séance en bibliothèque) ou quand l'engouement pour la cueillette est plus fort que celui de l'esprit de recherche et d'interrogation. Internet offre, met à disposition, expose une profusion de documents et la tentation est forte d'engranger, cumuler sans songer véritablement à organiser. Souvenir sans doute de leurs années de lycées, où ils apprennent à manier un

ordinateur et les rudiments de la mise en forme, ils savent composer des dossiers : de belles images viennent agrémenter un texte bien copié souvent compris ; les étudiants, *a contrario* du célèbre « le niveau baisse », semblent mieux formés et plus studieux voire sérieux, mais en revanche ils sont totalement désaccoutumés du « brouillon » et très habitués à produire rapidement quelque chose de « joli » voire d'arrêté, ce qui semble un peu prématuré chez des étudiants en Master. Pour ma part, je ne me hérise pas devant la pratique du copier/coller aisé via le réseau, c'est peut-être une nouvelle forme de lecture et une autre manière de mémoriser ou bien encore la plus ancienne manière d'apprendre « modernisée ». Je m'inquiète plutôt du goût pour la documentation ajustée, calibrée qui donne à celui qui la produit le sentiment d'avoir terminé alors que seulement à cet instant son travail commence.

#### Remarques :

- le calibrage des productions étudiantes les oblige à « investir » longuement dans l'apprentissage de techniques de présentation via la maîtrise d'outils informatiques, parfois au détriment de celui plus ardu concernant l'exploitation des données, il me semble qu'il nous faut les aider à choisir parmi les outils en fonction de leurs besoins et faire attention à ne pas favoriser « l'enveloppe » ou « emballage ».

- il ne s'agit pas de contester la nécessité d'enseigner aux étudiants la maîtrise d'un traitement de texte voire les vertus heuristiques de l'exercice – excellent moyen d'arrêter l'attention sur le rôle des notes, des index, etc. – mais de rappeler qu'il est utile de leur conseiller de « mettre en forme » après relecture.

Nous en avons enfin fini avec les généralités, alors vient la question qui motive leur présence, **quel est votre sujet ?**

Les réponses reçues vont orienter la suite de la présentation car si tous les historiens ont besoin de savoir interroger les catalogues de bibliothèques, de sélectionner choisir des bibliographies et de connaître le contexte historiographique de leur recherche. Les étudiants de Master cherchent avant tout des sources et il est parfois indispensable de leur déconseiller l'usage d'Internet. En matière de corpus, bibliothèques et archives sont toujours plus riches et sans doute pour longtemps si l'on considère le peu de crédits, au sens propre et figuré, que les institutions de tutelle accordent aux entreprises d'édition érudite. Les réalisations de l'école des chartes en ce domaine sont pourtant de puissants arguments pour la rencontre entre nouvelles technologiques et techniques savantes<sup>3</sup>, mais les arguments scientifiques ne suffisent pas obtenir raison ou budget.

Source ou corpus de sources, leur évocation oblige à s'arrêter un moment sur la distinction source /ressource afin de dissiper les confusions, la proximité sémantique entre les deux mots les favorisent et si « l'on trouve », la tentation est forte de s'en contenter. L'importance du document original, encore démontré par Marc Smith ce matin, a été dans les discours Internet parfois balayée d'un trait de plume au prétexte qu'il se serait dématérialisé par l'alchimie du numérique. Les étudiants apprennent vite, peut-être trop rapidement d'ailleurs, la prudence car la grande majorité des doctorants évitent les ressources d'Internet. Au sein de l'école doctorale d'histoire de Paris 1 s'observe un « retour aux sources », dont il n'est pas lieu ici de détailler le contenu ni les raisons profondes sans doute historiennes, qui trouve un terreau propice dans la crainte des jeunes historiens face au tsunami informationnel (expression empruntée à Laurent Morelle) provoqué par la vague Internet. Combien sont rassurants ces cartons d'archives conservés entre de solides murs... la question de l'archivage des données numériques, la volatilité des sites Internet, etc. sont des obstacles connus des étudiants qui craignent de citer un document fantôme. Au fil des ans, on observe une frilosité plus grande qui va de pair avec un usage pragmatique des ressources disponibles : on copie aussi pour archiver chez soi. Peut-être ici voit-on se dessiner un usage scientifique d'Internet à moins que ce ne soit une des

---

<sup>3</sup> Éditions en ligne de l'École des chartes : <http://elec.enc.sorbonne.fr/>

manifestations d'un usage caché : on exploite ce que l'on trouve mais nulle trace de cet usage ne figure dans les notes de bas de page. Pour exemple, aucun historien ne cite Wikipedia et cependant sa consultation, comme les articles qu'on n'y trouve, ne sont le seul fait d'amateurs.

Cette initiation est finalement un tissu de mises en garde et de précautions, pensez-vous sans doute ? Elle l'est pour moitié car, vous ne le savez pas, mais je suis déjà à deux heures... deux heures pour une vingtaine d'étudiants qui posent des questions, c'est finalement assez peu. Vient alors la partition « militante », les mille et un atouts d'Internet pour l'étudiant en histoire, énumérons brièvement ceux-ci :

**- les acteurs et lieux de la recherche sont visibles**

**la recherche est cartographiée** : les sites des laboratoires, grandes écoles, instituts regorgent de ressources validées par des chercheurs chevronnés, leur consultation est un moyen sûr de connaître les axes de la recherche historique contemporaine, d'en connaître les acteurs, de découvrir leurs bibliographies, leurs textes, leurs instruments (bases de données), leurs projets. Grâce à Internet l'armature institutionnelle de la recherche est visible et de lien en lien, vertu de l'hypertexte, l'étudiant peut identifier des réseaux et parvenir à s'y insérer. Il y a dix ans encore, cette armature était presque confidentielle, réservée aux initiés... En ceci, Internet a été et est un formidable levier de démocratisation de la recherche, au sens de faire connaître, de rendre apparents les structures et les mécanismes. L'audacieux peut ainsi s'y aventurer mieux informé.

**la carte des enseignements s'esquisse**. En effet, ici l'apport est moins franc car souvent les sites des universités sont assez opaques, surtout les anciennes et vénérables universités qui pensent que le renom voire le nom suffisent à attirer les étudiants, mais gageons que dans un avenir proche elles vont s'amender tant les enjeux budgétaires sont importants et dépendent du seuil numérique de la population étudiante.

**l'étudiant peut sortir plus aisément du cadre hexagonal**. Grâce à Internet l'on peut découvrir Reti medievali et... l'université de Firenze et alors demander, par quelque Erasmus ou autre échange, à aller étudier en Italie. Au sein de l'école doctorale d'histoire de Paris 1, on peut observer que l'attrait pour l'étranger est plus vif.

**- le catalogue des recherches historiques et de leurs territoires est ébauché**

par les bibliothèques

par les laboratoires et autres centres encore

par des entreprises communes comme Ménéstrel

par des initiatives privées

par des blogs

**- le hasard est bénéfique**

Le hasard et l'errance sont fréquents lors d'une recherche via le réseau, ils peuvent être profitables. L'usage des moteurs généralistes permet parfois de découvrir un article (les chercheurs en sciences de l'information ne traite pas le document comme les historiens et leur approche nous intéresse), l'ingénierie desdits moteurs est un puissant outil de réflexion sur toutes nos classifications, thésaurus... un programme conçu à des fins commerciales ou scientifiques peut nous inspirer des détournements et les portails des disciplines sœurs (sociologie, linguistique, géographie, économie, etc.) nous orientent vers des travaux pluridisciplinaires.

Bref inventaire fort incomplet mais, devant un auditoire acquis au dialogue entre Histoire et Informatique, il n'est guère besoin de faire l'article. Il me suffit de dire que grâce à Ménéstrel, je

peux faire la preuve qu'Internet recèle des matériaux sérieux pour les médiévistes et montrer des réalisations convaincantes. Internet abolit la « tyrannie de la distance », expression empruntée à Paul Bairoch, et il est une qualité qu'il favorise et qui m'est chère : celle de faciliter les échanges entre personnes de « bonne volonté » à savoir ceux et celles que le travail collaboratif intéresse et on les trouve souvent au-delà de son bureau voire au-delà des frontières de son pays ou de sa discipline. Internet ici sert l'esprit d'initiative et la curiosité, deux dispositions favorables à la recherche scientifique.

A ce point de mon exposé, je dirais que les étudiants en histoire de l'Université de Paris 1 sont assez bien lotis, surtout grâce à la présence des enseignants en histoire et informatique qui suivent souvent pas à pas leurs travaux. Nous sommes, de façon générale, très disponibles, peut-être trop. A l'heure de la réalité politique, technique, sociologique et autres « ique » d'Internet, nous ne devrions plus besoin avoir d'agir comme des « militants » : savoir utiliser les outils informatiques ou mener une recherche via le réseau sont indispensables. Et pourtant, malgré le C2i, fort jeune il est vrai, le chemin à parcourir est long et caillouteux. Nous les initiions mais nous ne leur apprenons pas ou à peu d'entre eux. Pour Internet, il faudrait une matinée pour l'apprentissage de l'environnement technique, une pour celui de la recherche via les moteurs, une pour la consultation des catalogues de bibliothèques, une pour apprendre le html, car enfin n'est-il pas incongru de citer un document sans en connaître la langue ? Ce sont des suggestions, des propositions voire des vœux pieux, leur concrétisation se heurte aux obligations faites aux étudiants de produire, dans un temps court – le cursus de l'excellence se conjugue avec rapidité – un mémoire, des travaux à la forme toujours conventionnelle. Les étudiants ont parfaitement raison de considérer que l'apprentissage d'Internet est une perte de temps puisque du master au doctorat la maîtrise de ces techniques ne reçoit aucune reconnaissance, aussi leur usage doit-il être tu ou minimisé. A quand le mémoire de Master sous la forme d'un site ? La dimension hypertextuelle permettrait pourtant d'évaluer la capacité à construire et articuler des données historiques et surtout celle à accepter l'insécurité du métier de chercheur qui « trouve » parfois, mais cherche en vain plus longtemps encore. Sans doute pas pour demain car si le temps de réalisation rétrécit, les formes ne changent pas.

### **Internet ça s'apprend tout seul !**

Dans nos milieux, une petite idée est tenace : « si mon voisin de palier, l'homme du commun, peut surfer, cela signifie que tout le monde peut le faire... qu'Internet ne présente pas de grandes difficultés, qu'Internet ça s'apprend tout seul ! Il ne s'agit pas ici de souligner le leurre de la facilité déjà évoqué mais de réfléchir à la posture d'autodidacte que ce discours suggère. A observer les jeunes collégiens, l'autoformation est possible voire efficace : ils parlent via MSN, ils jouent, ils construisent des blogs et acquièrent par la pratique des rudiments voire des connaissances. Ils naviguent avec aisance sans s'étonner des métamorphoses d'un réseau mouvant, mouvant et non nouveau comme me l'a fait remarquer Stéphane Raux, jeune ingénieur, lors d'un échange. Un réseau changeant, mouvant qu'il s'agit d'initier au sens de parcourir, découvrir afin que les étudiants apprennent à élaborer des stratégies de veille et façonnent leurs pratiques.

Pour ce faire, il faut tordre le cou au goût pour la rapidité, souvent associée malencontreusement à celle d'efficacité, et à l'illusion de l'existence d'un gisement de données qui attendent d'être mises en forme et révélées. « J'apprends à chercher et je trouve », « Trouver, c'est facile », les formules de ce type fleurissent et se déclinent en toutes langues... elles sont accrocheuses, victorieuses puisqu'elle suggère que toute recherche, si l'on suit les instructions du mode d'emploi sera couronnée de succès ; on entend par succès la moisson de références sans se souvenir qu'une référence à pour corollaire l'autorité et que les « autorités » dans nos domaines ne sont pas légions.

Les canadiens sont « à la pointe » des didacticiels ou tutoriels de la pédagogie via le réseau, en France, l'initiative de ce type de construction revient aux professionnels des sciences de l'information et le site de l'ENSSIB répertorie les plus importants<sup>4</sup> : Fourmi. Ressources pédagogiques pour la formation documentaire (Urfist), REPERE (Ressources Electroniques Pour les Etudiants, la Recherche et l'Enseignement), Réseaux.doc qui propose un référentiel de compétences dans le domaine de la méthodologie documentaire, etc. A considérer ces réalisations et bien d'autres, il convient de remarquer que la plupart de ces outils sont pluridisciplinaires, c'est-à-dire qu'ils proposent un socle de connaissances communes à tout étudiant en dehors de toute considération de spécialité.

Initier à Internet, c'est toujours initier une recherche d'information sur internet et les modèles de l'initiation sont peu « genrés » : il existe peu ou pas de didacticiels centrés sur un champ de recherche spécifique. Cela pose d'entrée la question de l'usage de ces outils par des étudiants devant faire état d'une maîtrise de l'information dans un domaine scientifique précis et tout autant celle de l'usage qu'en font les « initiateurs » pour mener à bien leur enseignement à destination d'un public donné. Au Canada, les tutoriels vont de pair avec une pédagogie en ligne acceptée : corrections de travaux, échanges et conseils via des plateformes d'enseignement à distance. En France, les universités commencent à user de ces systèmes (les EPI), mais à ma connaissance, dans les domaines des sciences humaines et de l'histoire précisément, nous en sommes aux balbutiements : dépôts de plans de cours et de quelques bibliographies ; l'enseignement et l'action pédagogique élisent pour lieux de leur déploiement les salles de cours et les amphithéâtres... seul peut-être l'usage plus fréquent de la messagerie électronique esquisse de nouvelles relations, puisqu'il faut le rappeler, c'est à n'en pas douter la seule pratique fréquente que les chercheurs font du réseau.

**Sur la question de l'autoformation.** J'ai moi-même utilisé de Cerise (Conseils aux Etudiants pour une Recherche d'Information Spécialisée Efficace<sup>5</sup>) coordonné par Claire Panijel pour réviser avant les séances l'inventaire des connaissances de base que les étudiants en sciences humaines et sociales doivent acquérir. Je les ai renvoyés en confiance à ce travail pour l'acquisition des dites bases : définition d'un url, citation d'un document en ligne, recherche d'un outil, etc. car je sais que mes collègues veillent à nourrir et actualiser ce guide. Cerise sert aux formateurs de support, il permet d'initier les rudiments d'un usage critique des ressources Internet et de mener sans trop d'encombres une recherche documentaire avec quelque méthode. Toutefois, il ne suffit pas à initier à un usage scientifique, pas plus que l'utilisation des ressources recensées par Ménestrel : on ne trouve pas tout sur Ménestrel. Pour que ces productions s'animent et servent une dynamique de recherche, il faut l'intervention d'un enseignant. Ainsi Le Cerise Histoire médiévale réalisé par Marie Groult, sous la gouverne d'Elisabeth Lalou, décrit le parcours de l'apprenti chercheur, dispense conseils et mises en garde, renvoie à des lieux et des ressources validées et offrira dans un futur proche (il doit sortir prochainement, nous sommes dans la phase des tests) aux étudiants de Master de guide ou sorte de pense-bête des rudiments à maîtriser. Nous espérons également que les enseignants chargés de l'initiation aux méthodologies s'en serviront afin de le nourrir et de l'enrichir, car tout instrument meurt s'il ne sert pas et à raison Hervé Le Men nous a demandé d'associer à Cerise Histoire médiévale des stages animés par un enseignant-chercheur.

En effet, à la différence des rabots des charpentiers qui dans nos maisons sont devenus objets décoratifs mais pourraient, si une main habile voulait les manier, refaire leur ouvrage, les outils du réseau sans les hommes vieillissent rapidement et leur devenir n'est pas de faire le bonheur des amateurs des brocantes mais de dérouter et d'ennuyer l'internaute sérieux. Les guides fatigués forment des cohortes sur le réseau. La fibre pédagogique s'émousse au contact

---

<sup>4</sup> Les moyens déjà disponibles : les ressources pédagogiques. Ressources pédagogiques disponibles par Internet dans le domaine de la formation à l'information : <http://www.enssib.fr/guideformer/condition/moyen.htm>

<sup>5</sup> <http://urfist.enc.sorbonne.fr/cerise/index.htm>



d'une réalité changeante qui nous condamne à être toujours obsolètes. S'il existe de nombreux individus inventifs sur Internet qui, notamment en informatique, organisent une veille concertée et développent outils et procédures, ils n'échappent pas toujours à la fatigante habitude contemporaine de s'inventer, de revendiquer une approche originale et pour ce faire se répètent et commentent ce qui a déjà été dit ou écrit... on refait beaucoup sur Internet et lorsque que l'on constate l'ingratitude du monde qui peine à nous reconnaître comme un « incontournable », une autorité en somme, nous abandonnons l'ouvrage sans toutefois balayer, c'est-à-dire clore notre blog, notre site... et la chose abandonnée refait surface à chaque interrogation et elle consume le temps et l'énergie de l'internaute.

**Je n'ai pas parlé des usages, me direz-vous avec raison.** L'inventaire des usages est rapide si je le réalise en le dépouillant des oripeaux de la prédiction qui agrémentent souvent son élaboration : la messagerie électronique, la consultation de Google, le téléchargement de textes et d'images, la saisie de données administratives pour les dossiers de carrière... et c'est à peu près tout. Alors sur la question de l'usage scientifique imaginez ma détresse, à moins de considérer que les échanges électroniques, la pratique de moteurs généralistes et autres actions déjà citées participent et influent sur le travail de recherche, que la banalisation de leur utilisation, l'opportunité de leur usage dans tel ou tel cas préfigurent la pratique scientifique de demain. Pour l'heure, la lecture du *Médiéviste et l'ordinateur* permet d'affirmer qu'une poignée de médiévistes ont « à dessein » un usage scientifique d'Internet, leurs réalisations l'attestent : écriture collaborative pour l'édition d'un corpus, bases de données, lexicographie etc.<sup>6</sup> Les travaux de l'ATHIS prouvent l'existence d'une communauté active qui expérimente et travaille à forger outils et instruments d'analyse mais nous peinons à inscrire ces avancées au sein de nos enseignements. L'ingénieur, informaticien ou documentaliste, sert le chercheur, parfois échange avec ledit chercheur mais le plus souvent ce dernier « passe commande », ce qui à mon sens est l'écueil, le charybde de la construction d'une initiation sérieuse à un usage scientifique du réseau. Nous avons besoin d'habiles charpentiers et ceux-ci en histoire sont les enseignant-chercheurs, les maîtres des apprentis historiens. Aucune veille intelligente et efficace sur Internet n'est possible sans leur concours ; j'entends ici par concours une pratique d'Internet qui leur permettra d'encadrer, d'organiser la veille dans leur domaine. Le travail réalisé pas les étudiants de Jacques Berlioz, pour la rubrique Suisse de Ménéstrel, illustre la pertinence de cette démarche. A n'en pas douter les étudiants de Freiburg ont compris que les critères d'évaluation des ressources Internet n'était pas chose aisée ni futile et de l'avoir abordée collectivement sous la férule d'un enseignant leur donne les moyens d'articuler usage du réseau et pratique scientifique. Ils ont acquis les bases et à lire leur grille d'analyse, il est assez probable qu'ils ont compris qu'Internet est changeant, mobile et que la veille n'a pas de bornes temporelles arrêtées. Elle doit être régulière et non quotidienne car alors elle exaspère et ne permet pas de saisir les évolutions, l'accoutumance à Internet se transforme parfois en addiction avec le risque alors de devenir toxique, aussi est-il utile de s'organiser entre pairs et le truchement d'outils peuvent y aider : fils RSS, liste de diffusion etc. selon le goût de chacun : certains aiment écrire à la plume ; d'autres ne jurent que par le crayon à papier. Sur ce chapitre, le réseau offre un plumier très fourni. Pour l'heure, j'observe des usages opportunistes, circonstanciels et ce constat n'est pas nécessairement négatif. Le pragmatisme précède souvent l'usage raisonné et de toute évidence Internet commence à occuper une place dans les pratiques des historiens : vérification de références bibliographiques, recherche d'articles etc.

Il s'agit maintenant de conclure alors que je ne crois n'avoir exprimé qu'interrogations et hésitations.

Nous avons fait des progrès très nets dans le domaine de l'usage scientifique de l'informatique en histoire, sur la question d'internet nous sommes en-deçà. La principale raison en est que les

---

<sup>6</sup> <http://lemo.irht.cnrs.fr/>

enseignants-chercheurs n'ont pas l'usage d'Internet, parfois le taisent ou encore le réservent à la location d'une maison pour les vacances, à la réservation de billets de chemin-de-fer... L'initiation à Internet est marginalisée, comme exogène à l'apprentissage du métier de chercheur, et si je trouve assez sain de rompre avec les récits épiques qui abondent sur le réseau, je crois que nous devons prendre au sérieux notre travail sur Internet, sans toutefois nous prendre au sérieux – sa pratique invite à la modestie tant nous en savons peu –, afin de guider les étudiants et les accompagner. J'ai longtemps été fort sceptique à l'égard des discours sur la Révolution Internet, la fracture numérique et autres « thèses » séduisantes et intéressantes intellectuellement mais qui exigent tempérance et réflexion car à regarder la carte des réseaux influents, le vieux monde résiste. Pourtant la crainte et l'inquiétude des chercheurs, dans une période peu clémente pour tout ce qui n'est pas « neuf », favorisent le repli sur l'individu, et il est alors vraiment temps de comprendre qu'Internet est un système technique qui, à terme, changera le visage de nos organisations voire de notre société comme l'a fait en son temps la fée électricité. S'il flatte l'individu, il donne également les outils de la construction d'une communauté historique ouverte sur les disciplines sœurs et autorise l'élaboration d'usages scientifiques capables de réconcilier anciens et modernes.